

siècle de Louis XIV seul a surpassés. Les écrivains les plus remarquables de cette époque, sont : Marot, Ronsard, Montaigne, Amyot, Rabelais, Brantôme, Saint François de Sales, Calvin, etc.

Voici comment Marguerite de Valois, dans une de ses *Nouvelles*, raconte le sermon d'un cordelier :

“ Un mari battait sa femme. Ses voisins ne s'en pouvaient taire et criaient, et fi, fi de tels maris, au diable, au diable.

“ De bonne rencontre un cordelier passa par là, qui entendit le bruit et l'occasion. Si se délibéra d'en toucher un mot le lendemain à sa prédication, comme il n'y faillit ; car fesant venir à propos le ménage, il le collauda grandement, blasant les infractions d'y celui, et si dit entr'autres choses qu'il y avait plus de danger et plus griève punition à un mari de battre sa femme, que de battre son père ou sa mère. Car, dit il, si vous battez votre père ou votre mère, on vous enverra, pour pénitence, à Rome ; mais si vous battez votre femme, toutes les voisines vous enverront à tous les diables, c'est-à-dire en enfer. Or, regardez quelle différence il y a entre ces deux pénitences ; car de Rome, on en revient ordinairement ; mais d'enfer ! ah ! on n'en revient jamais.”

Celui qui, de tous les écrivains du seizième siècle, s'est acquis la plus grande renommée, est sans contredit Michel de Montaigne. Dans son livre intitulé *Essais*, il nous a laissés le portrait fidèle des mœurs et des croyances de l'époque où il a vécu. On voudra lire, sans doute, le morceau suivant, où il peint l'amitié qui l'unissait à un magistrat renommé de Bordeaux, Etienne la Bétotie :

“ Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : parceque c'estoit luy, parceque c'estoit moy”.....

Passons maintenant à la poésie du seizième siècle. Voici les adieux que Marie Stuart adressait à la France, lorsqu'elle était sur le navire qui l'emportait loin de ce pays qu'elle avait tant aimé :

“ Adieu, plaisant pays de France !

O ma patrie

La plus chérie,

Qui a nourri ma tendre enfance !

Adieu France ! adieu mes beaux jours !

La nef qui disjoint nos amours

N'a cy de moi que la moitié :

Une part te reste ; elle est tienne :

Je la fie à ton amitié

Pour que de l'autre il te souvienne.”

On aimera aussi, croyons-nous, à relire les vers où Clément Marot raconte à François Ier comment son habit, son cheval, enfin tout ce qu'il possède, lui a été enlevé, et dans lesquels il demande au *Père des Lettres* de lui prêter de l'argent.

“ On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'apporte une,
Ou deux, ou trois avecque elle, sire :
Votre cœur noble en saurait bien que dire,
Et moi, chétif, qui ne suis roi, ne rien,
L'ai esprouvé. Et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avais un jour un valet de Gasconne,
Gourmand, yvrogne et assuré menteur,
Piqueur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur homme du monde.
Ce vénérable Hillot fut averti
De quelque argent que n'aviez départi,
Et que ma beurse avait grosse apostume.
Il se leva plutôt que de costume,
Et me va prendre en tapinois ycelle,
Et vous la met très bien sous son aisselle ;
Argent et tout (cela se doit eutendre) ;
Et ne croi point que ce fût pour le rendre :
Car onc depuis n'en ai ouï parler.
Brof, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi estre
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maistre
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'enfuit. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au sortir du dit lieu
N'oublia rien, fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Le dit valet monté comme un saint George,
Et vous laissa monsieur dormir son soul,
Qui au réveil n'ent su trouver un soul.
Ce monsieur là, sire, c'était moi-même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blême,
Quand je me vis sans honneste vesture,
Et fort fâché de me voir sans monture.
Mais pour l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné :
Car votre argent, très débonnaire prince,
Sans point de faute est sujet à la pince....
Mais neantmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande,
Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont souci autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux :
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
Je ne dis pas, si voulez rien prester,
Qu'on ne le prenne : il n'est point de presteur,
S'il veut prester, qui ne fasse un débiteur.
Et savez-vous, sire, comment je paye ?
Nul ne le sait, si premier ne l'essaye ?
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et vous feray encore un bon tour.
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle cédulle,